

Comment lever les obstacles à la participation?

Bernard VOIZOT*

Les actions que nous menons individuellement ou dans un travail en réseau, ont pour but de favoriser la participation à la vie sociale de ceux qu'une déficience mentale handicape. Nous devons d'abord reconnaître les obstacles qui s'y opposent et nous efforcer de les lever. Outre les obstacles intériorisés par ces personnes nous devons aussi repérer ceux qui se situent dans leur entourage proche et dans l'organisation de la société.

Le travail de soutien psychothérapeutique au long cours, mené par un consultant psychiatre et psychanalyste avec des jeunes et leur famille (lorsqu'il les reçoit régulièrement de l'enfance à l'âge adulte), met en évidence le temps nécessaire à l'évolution des aptitudes des jeunes pour participer à la vie sociale. Cela se construit lentement, souvent de manière dysharmonique. La patience permet d'accepter des mouvements de retrait et d'opposition.

Enfin, après avoir décrit la place que peut prendre la tendresse dans le mouvement d'autonomisation, j'évoquerai comment intervient la fonction du tiers.

1. Les aspects du travail de consultant accompagnant de jeunes déficients mentaux de l'enfance à l'âge adulte

L'accompagnement d'un jeune et de sa famille met en valeur les capacités de participation à la vie sociale ainsi que les forces qui s'opposent à ce mouvement.

J'ai commencé une psychothérapie avec Luc lorsqu'il avait huit ans. Ce travail s'est poursuivi par des entretiens mensuels régulièrement espacés.

* Psychiatre, psychanalyste, Paris (France).
Courriel: bernard.voizot@orange.fr

Par la suite Luc a souhaité que je continue de le recevoir lorsqu'il est devenu travailleur en CAT (Centre d'Aide par le Travail) et vivait dans un appartement associatif.

L'enfance de Luc a été marquée par une inquiétude importante liée aux mécanismes de défense psychotiques qui avaient gravement perturbé le début de sa scolarité. Cependant sa curiosité envers les apprentissages, sa capacité à découvrir des notions nouvelles lui ont permis d'acquérir un assez bon niveau scolaire pour passer au collège. Mais la persistance des phénomènes psychotiques a freiné sa progression scolaire. Il a donc été orienté vers une école professionnelle d'horticulture où il a effectué de réels apprentissages. Des amis de sa famille l'ont présenté à une municipalité pour qu'il soit employé comme jardinier. Il a été renvoyé au bout de deux semaines car il était trop lent. Il a fallu alors qu'il aborde la question de son handicap en préparant son dossier pour la COTOREP (Commission Technique d'Orientation et de Reclassement Professionnel). A 19 ans, il a intégré un atelier espaces verts d'un centre d'aide au travail (CAT). Quelques années plus tard, vers 23 ans, il a trouvé une place en foyer puis il a assez vite intégré un appartement associatif.

Je ne peux décrire ici en détail le travail psychique que ce garçon a effectué pendant toutes ces années. Je voudrais cependant indiquer quelques-uns des processus psychiques auxquels il était confronté.

Il se représentait sa lenteur comme une fatigue pour effectuer le travail qui lui était demandé. Dans d'autres circonstances, il se trouvait rapide dans ses actions mais il avait toujours peur de se tromper. Il expliquait qu'il devait bien vérifier ce qu'il avait réalisé. Il se livrait aussi à beaucoup de conduites ritualisées. Ses loisirs étaient utilisés pour la lecture de publications concernant les transports de la région parisienne et l'amélioration du matériel d'un train électrique.

Malgré un apaisement de l'angoisse psychotique, cette organisation caractéristique défensive était insuffisante pour lui permettre une modification de ses relations envers les femmes. Il s'agissait plutôt d'une contention avec l'obéissance aux strictes prescriptions des éducateurs.

La qualité des relations établies dans l'association de parents de sa ville lui a permis de trouver du plaisir dans la préparation et l'organisation des séances du Téléthon. Il y a pris une part importante et a ainsi constaté les effets de sa présence et de ses qualités relationnelles. Mais le plaisir qu'il y prenait était toujours référé au service des autres.

En comprenant avec moi les mécanismes psychiques conscients et inconscients qui régissaient sa vie, Luc a pu constater que l'importance de la répression, qu'il exerçait contre toute démarche source de plaisir, entravait une partie de sa vie relationnelle et affective, mais elle lui donnait une certaine liberté dans sa vie sociale et ses capacités de créativité. A l'occasion de troubles urinaires, il a pu nouer un vrai dialogue avec son médecin pour lui parler des questions que lui posait son envie de masturbation et de l'anxiété que cela suscitait.

Au terme de cette courte présentation, il est possible d'indiquer que compte tenu des limites de l'évolution de ce garçon, les effets du travail psychothérapeutique effectué, ainsi que les interventions éducatives de l'équipe qui gère les appartements, lui ont permis une vie sociale relativement satisfaisante malgré ces entraves qui persistent.

D'autre part, Luc s'est appuyé sur l'attitude sociale de sa famille pour aller vers les autres. Ses deux parents ont été entravés dans leur adolescence, mais ils ont réussi à créer une cellule familiale ouverte sur l'extérieur.

L'évolution de Luc montre comment l'ouverture d'une famille à la vie sociale, les liens que son entourage a maintenus, ont créé une dynamique qui s'est poursuivie de l'enfance à l'âge adulte. Ainsi Luc a intériorisé l'idée qu'il lui était possible de se débrouiller seul dans la société, de s'organiser pour y trouver du plaisir, et de participer aux activités de loisirs et culturelles. L'action positive et valorisante d'un consultant n'a un effet réel et durable que si le milieu familial peut l'intégrer et en tirer profit.

A l'opposé, d'autres familles peuvent rester traumatisées par les difficultés de leur enfant. Elles ne peuvent pas établir d'alliance durable avec des équipes. Le jeune reste freiné par son handicap, il se maintient alors dans une attitude de retrait et de repli sur soi qu'il ne peut abandonner.

2. Le retrait et le repli sur soi, obstacles à la participation

Lorsqu'ils sont nécessaires ces modes de défense doivent être acceptés. Mais ils peuvent constituer aussi un obstacle durable à l'établissement de nouvelles relations sociales, à la participation à la vie de la communauté (Sausse, 1996).

2.1 Le retrait et le repli peuvent s'installer à des périodes différentes de la vie d'un jeune

Au moment de l'enfance, nous devons prendre en compte la difficulté qu'un jeune peut éprouver à tenir sa place d'enfant porteur d'une déficience et d'un handicap. Il a besoin d'exprimer à la fois son désir de participer aux jeux et aux activités d'apprentissage. D'autre part, il doit pouvoir se sentir autorisé à se retirer de la vie sociale par moment, en restant passif et immobile. Il faut que nous comprenions alors qu'il se protège contre les intrusions que représentent les consignes des adultes qui lui demandent d'être actif et participant.

Pendant l'adolescence, l'anxiété de la famille et des éducateurs peuvent être un frein à l'établissement de relations complexes entre les jeunes adolescents qui ont eu des troubles du développement pendant l'enfance. Ces adultes peuvent craindre des fugues et des passages à l'acte sexuel entre garçons et filles en raison de la poussée pubertaire. Ils peuvent aussi avoir tendance à répéter des consignes et des interventions inadéquates. Alors qu'elles pouvaient être adaptées à des enfants, elles ne le sont plus pour des jeunes qui veulent s'affirmer comme des adultes.

Ces remarques nous conduisent à mieux préciser pourquoi des consignes, que les adultes énoncent en toute bonne foi pour le bien des jeunes, peuvent avoir un effet perturbateur à certains moments. C'est le *caractère intrusif* attribué aux paroles des adultes qui font de celles-ci des attaques inacceptables. Une consigne de prudence énoncée quand un jeune grimpe sur un rocher est ressentie par lui comme la confirmation de l'incapacité qu'il craint d'éprouver. Cela réalise une sorte de stimulation inadéquate, qui va conduire le jeune à refuser tout engagement dans une action, dans l'établissement de nouvelles relations, puisqu'il souhaite d'abord s'opposer au désir des adultes pour se protéger contre ce qui représente une intrusion et une action d'emprise.

Dans d'autres circonstances, lorsque l'autorité d'un adulte est contestée par un jeune qui lui reproche de l'empêcher de faire ce qu'il veut, il est nécessaire que l'adulte puisse comprendre que l'image d'un personnage négatif et agresseur est projetée sur lui. Ce jeune interprète ses paroles comme un refus de l'aider alors qu'il veut le mettre en garde contre un danger et le conseiller pour qu'il puisse réussir son projet de grimper sur le rocher, dans cet exemple.

On dit souvent qu'il faut retrouver la *bonne distance* pour s'adresser à un jeune. On parle alors de l'espace intermédiaire indispensable pour que s'établisse une relation entre deux personnes. Chacun doit pouvoir éprouver les limites de son espace interne. Elles ont la valeur d'une barrière protégeant contre ce qui est ressenti comme une intrusion. Ces intrusions peuvent être liées à la coexcitation suscitée par les activités d'un groupe, mais elles peuvent aussi être déclenchées par les attitudes d'adultes qui veulent le voir enfin réaliser quelque chose.

Tout ce qui protège un *espace interne stable*, calme, sans trop de conflits, permet la réalisation d'actions avec un sentiment de plaisir tranquille. Par moment, le repli sur soi, comme le repos, sont nécessaires, comme le fait de pouvoir se sentir seul sans la stimulation ou les excitations venant de l'extérieur.

Cela nous conduit à poursuivre les élaborations théoriques et cliniques que des psychanalystes comme Didier Anzieu (1995, 2003) et des psychopédagogues (Atangana, Vincent et Voizot, 1989) ont rattachées à la notion d'*enveloppes protectrices* nécessaires pour que le fonctionnement psychique puisse s'établir correctement.

2.2 Accompagner un jeune, c'est l'aider à se protéger contre l'excès d'excitation

La psychanalyse montre qu'aider un enfant à se constituer une enveloppe protectrice, c'est lui permettre de ne pas être débordé par une excitation pulsionnelle venant de l'extérieur ou de l'intérieur. Cette fonction protectrice est assurée par la qualité de la présence des adultes tutélaires auprès de lui (ses parents en premier lieu). Dans les configurations familiales favorables, les deux imagos, maternelle et paternelle, s'accordent pour lui prouver sa sécurité et lui donner l'autorisation de la satisfaction. Plus tard, d'autres personnes interviendront: son entourage proche, les enseignants de l'école, qui constitueront alors les instances interdictrices pour permettre le maintien de la sécurité et interdire la coexcitation et la destructivité.

Permettre à un enfant d'acquérir un sentiment de sécurité, c'est être présent, compatir, lui parler, accepter de le voir jouer et rejouer les situations où il ne s'est pas senti protégé. Il faut donc que l'adulte soit «suffisamment présent», mais pas trop. Cela permet alors à cet enfant de «se retrouver» lorsque, dans le regard confiant de l'adulte, il se voit en train de jouer et de

retrouver la voie de la satisfaction dans un plaisir calme, au lieu de rechercher la satisfaction par la décharge de l'excitation.

3. La place que peut prendre la tendresse dans le processus d'autonomisation

Pour s'affronter à des situations d'autonomie, un jeune doit avoir intériorisé un sentiment de sécurité et d'estime de soi suffisamment solide. Une relation de confiance et de tendresse de longue durée pourra contenir les mouvements agressifs et l'inquiétude liée à la séparation des adultes tutélaires protecteurs. A l'inverse, le manque de fiabilité de la relation aux autres conduira à éviter de s'engager dans des situations nouvelles.

3.1 Le courant pulsionnel tendre

Dans sa description de la vie pulsionnelle de l'enfance, Freud (1910) a distingué le courant tendre et le courant sensuel. Le courant tendre est le plus ancien. Il provient des toutes premières années d'enfance et il est d'abord orienté vers les personnes de la famille, en particulier celles qui donnent des soins à l'enfant. Ainsi la permanence du lien tendre permet l'intériorisation d'une image positive de soi.

Les structures familiales stables, dans lesquelles la tendresse peut être exprimée permettent aux jeunes d'affronter les perturbations liées à la puberté. La période de l'adolescence est un temps pour se montrer et s'éprouver. Mais il faut aussi que le jeune puisse attendre de rencontrer le regard tendre de l'adulte porté sur lui. En donnant au temps de l'attente une connotation de plaisir tempéré, le courant tendre permet la figuration de la complexité (Voizot, 2007). Ceci concerne tout particulièrement les jeunes qui se sentent poussés à exhiber leur handicap.

3.2 La qualité du regard porté sur les jeunes

Des équipes ont souhaité organiser des réunions hebdomadaires dans l'institution au cours desquelles la vie de chacun est évoquée, avec ses

réussites et ses échecs. Lorsqu'elle entend parler d'elle dans un climat d'empathie, la personne en situation de handicap découvre une représentation de soi et de ses actions dans la parole de ceux qui ont une autorité dans l'organisation institutionnelle. Au sein de certaines équipes qui réfèrent leur fonctionnement institutionnel à la psychanalyse, les soignants qui prennent la parole commentent les événements de la semaine en indiquant que leurs pensées et leurs affects sont exprimés à partir de leur position particulière. Il est alors justifié de parler d'un «*commentaire subjectivant*».

Les paroles que l'on peut qualifier de «subjectivantes» présentent, à la personne qui est nommée, son image d'une façon qu'elle peut recevoir. Cette image d'elle contient les éléments de réalité traduits dans des actes, dans des réalisations et la part inconnue, inconsciente de ses conduites. Il s'agit alors de «se voir être vu» dans le regard de ceux qui incarnent des imagos tutélaires protectrices.

4. La valeur de la fonction du tiers

Lorsqu'une personne, qui n'est pas directement impliquée dans sa vie quotidienne, rencontre régulièrement un jeune et sa famille tout au long de la durée de sa prise en charge, elle prend une fonction de tiers, puisqu'elle parle avec lui de ceux avec qui il établit chaque jour des relations. Cette relation de parole a une fonction symbolisante puisqu'elle évoque des personnes et des actions situées ailleurs, à d'autres moments.

Plusieurs publications (Plaoutine et Voizot, 1992, 2006) ont montré l'importance que prenait la *fonction de référence* auprès d'une personne qui était ainsi accompagnée par un tiers. Ce personnage, qui prend un rôle de médiateur entre la personne, son entourage, l'équipe éducative et soignante, le monde extérieur, soutient le mouvement d'autonomisation et de participation à la vie sociale. D'autre part, le rapport à un tiers s'oppose à la tendance totalisante toujours présente dans la vie des familles et des groupes institutionnels. La relation à un personnage qui exerce cette fonction de référence, propose la verbalisation des différences et des changements, en lien avec une continuité d'investissement. Elle donne accès à la représentation de l'altérité. Elle figure des aspects complexes des imagos tutélaires. L'intériorisation de leur fonction protectrice organise les prescriptions d'un surmoi qui associe autorité et bienveillance.

Les équipes s'efforcent de trouver les moyens de lutter contre la tendance à la répétition uniforme. Paul Claude Racamier (1992) a nommé *actions parlantes* les interventions effectuées par les membres d'une équipe, dans la réalité, qui brisent la répétition à l'identique du fonctionnement du sujet et de son environnement familial. A l'occasion de la réunion du groupe institutionnel, par exemple, un jeune adulte inhibé et ambivalent se voit confier la tâche d'aller à la poste acheter les timbres nécessaires au secrétariat. Il est alors présenté devant le groupe comme une personne apte à réaliser cette action que son inhibition entravait. Ce type d'intervention, lorsqu'elle est formulée de manière adéquate, entraînera une modification des conduites, des affects et des pensées. Elle peut aussi faire émerger de nouvelles pensées, une nouvelle représentation de soi chez la personne que l'équipe regardera de manière différente.

Conclusion

Nous devons développer une *attitude militante* pour promouvoir la participation de chaque personne dans la société. On sait qu'en France, par exemple, l'activité des mouvements associatifs s'efforce toujours de créer des liens nouveaux. Nous devons donc chercher à élaborer des activités, des modes de relations sociales qui rendent possible l'exposition des problématiques des personnes en situation de handicap. Cela mettra en valeur les aspects positifs des relations qui se créent autour d'eux. Il faut insister sur le caractère enrichissant de telles relations, nouvelles, dérangeantes mais positives.

Au sein des équipes, il ne suffit pas de montrer une attitude de bienveillance vis-à-vis de ces jeunes et de leur environnement mais nous devons *promouvoir les interventions des équipes des institutions dans la société*. Elles représentent un soutien pour les jeunes et pour leur famille et elles exercent une pression adéquate sur l'évolution des relations dans la société où nous vivons. Les lieux de rencontre et d'activité adaptés aux jeunes en fonction de leur déficience constituent bien ces espaces intermédiaires qui sont indispensables pour qu'une véritable relation s'instaure entre ces jeunes et les membres de la société qui n'ont pas l'occasion de les rencontrer dans leur vie courante. J'évoque ici le succès rencontré en France par

des CAT qui se sont constitués comme entreprise de spectacles, de théâtre et de cirque par exemple.

D'autre part nous avons appris que récemment, soucieux de faire réfléchir les cadres dirigeants de certaines entreprises sur la question du handicap, des responsables des ressources humaines ont eu l'idée de créer un événement inhabituel et dérangeant en invitant leurs dirigeants à se rencontrer et à déjeuner ensemble dans l'obscurité. En nous inspirant de cet exemple nous pourrions par exemple proposer de créer des situations de rencontre et d'échanges au cours desquelles chacun pourrait mettre en commun ce qui constitue son handicap particulier. Un gaucher ne peut réaliser certains gestes qui ne peuvent être effectués que de la main droite; un autre ne reconnaît pas des couleurs; un troisième ne sait pas jouer au bridge; un quatrième confond le B et le P. Cela permettrait une prise de conscience du fait que chacun se trouve handicapé en fonction de certaines situations.

Références

- ANZIEU, D. (1995). *Le Moi-Peau*. Paris: Dunod.
- , (2003). *La fonction contenant de la peau, du moi et de la pensée*. Paris: Dunod.
- ATANGANA, S., VINCENT, J. L. et VOIZOT, B. (1989). «L'éducateur spécialisé au quotidien Réflexions sur une fonction «Handicap et Inadaptation»». *Cahiers du CTNERHI*, 1989, 47-48, pp. 149-160.
- FREUD, S. (1910). «Psychologie de la vie amoureuse», dans *La vie sexuelle*. Paris: PUF, (1969).
- PLAOUTINE, B. et VOIZOT, B. (1992). «Intérêt de la fonction de «Réfèrent» dans la prise en charge institutionnelle des enfants psychotiques et déficitaires», dans P. KOPES, G. MAGEROTTE et R. SALBREUX (Eds.). *Etat de la Recherche en Déficience Mentale*, Premier Congrès International Francophone de l'AIRHM, Lausanne (Suisse), pp. 295-317.
- RACAMIER, P. C. (1992). *Le génie des origines. Psychanalyse et psychoses*. Paris: Payot.
- SAUSSE, S. (1996). *Le miroir brisé. L'enfant handicapé, sa famille et le psychanalyste*. Paris: Calmann-Lévy.
- VOIZOT, B. (2006). «La fonction de réfèrent, une inscription de la tiercéité dans la vie institutionnelle». *Revue Française de Psychanalyse*, LXX, 4, pp. 1125-1141.
- , (2006). «Le courant tendre dans la situation analytique». *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, 81, sept. / oct., pp. 173-191.